



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de REYNAUD (Denis), SCHMIDT (Jean), « Préface », *Voyage au Sénégal*,
ADANSON (Michel), p. 7-16

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14494-6.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14494-6.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1996. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Préface

*On but à leur santé ou à leur mémoire,
et par ordre alphabétique, ce qui est très anglais :
à Abbadie, Adams, Adamson [...]
Jules Verne, 5 semaines en ballon*

Que fait donc là, en troisième position d'une liste de 130 « célèbres voyageurs qui s'étaient illustrés sur la terre d'Afrique », le nom quelque peu anglicisé d'un naturaliste français méconnu ?

Au terme de son fabuleux survol du continent africain, Samuel Fergusson, le héros de Jules Verne, aboutit bien à Saint-Louis, là même où, un siècle plus tôt, Michel Adanson avait entrepris son examen du Sénégal ; mais l'aéronaute fictif traverse en deux lignes le territoire minutieusement exploré pendant près de 5 ans et 200 pages par le jeune savant français. Même s'il puise inévitablement au même fonds de lieux communs africains (éléphants, crocodiles, orages et incendies...), le Voyage au Sénégal d'Adanson est tout le contraire du voyage de Fergusson.

L'Anglais, « poussé plus qu'attiré », glisse avec détachement « comme sur un vaste planisphère » ; il vit « un rêve dans un hamac ». Tout contact avec le sol et ses habitants est nécessairement dangereux ; il s'agit moins de voyager en Afrique que de l'éviter, en la barrant d'un trait enfin continu.

Adanson, quant à lui, s'empêtre dans des marigots immuables. Il ne franchit aucune borne géographique : son voyage est une suite de circonvolutions au cœur d'un périmètre dessiné par d'autres. Au lieu de s'élever et de fuir, il rampe (son ami Le Joyand dira de lui plus tard qu'il « passait le jour entier, se traînant assis sur ses jambes croisées afin d'observer de plus près »), il se « répand de côté et d'autre », s'« étend », pénètre. Il se répète, effectue jusqu'à vingt fois la même visite en variant les saisons et les chemins. Chez lui, le retour est aussi important que l'aller, et toujours différent. L'asymétrie générale du Voyage (on arrive par Lorient et les Canaries, on rentre par les Açores et Brest) est reproduite au niveau de la plus petite promenade.

A l'aune des aventuriers pressés du XIX^e siècle, Adanson piétine, s'engluie ; d'autant plus que le mal de mer le contraint bientôt à se « fixer » et à abandonner les « voyages » pour les « visites ». La menace anglaise et la mauvaise

volonté de son employeur (la Compagnie des Indes) fournissent d'autres alibis à ce repli. Mais derrière l'apparente soumission à des contraintes extérieures, s'affirme une philosophie du voyage : un peu à l'image de ces coquillages dont il choisira de faire l'histoire avant toute autre, Adanson « remue constamment dans le même plan ». Ce qui importe est moins de voir que de « reconnaître », ainsi qu'il le dira plus tard à propos d'une espèce d'acacia : « cet arbre quoique vu ou du moins à portée d'être vu tous les jours par les commerçants européens qui fréquentent le pays depuis plus de quatre cents ans, n'avait cependant encore été reconnu par aucun d'eux ». De même pour le baobab, qui n'avait arrêté aucun regard avant le sien.

Le récit se donne sous une forme un peu brute, sans division en chapitres, ni table des matières. La première partie (120 pages pour les dix-huit premiers mois) constitue presque un journal ; puis la relation s'accélère, se distend et se troue. Les trois dernières années sont expédiées en 60 pages : effet de l'immobilisation du voyageur et reflet aussi d'une certaine hâte d'en finir, d'un moindre plaisir de raconter.

Plusieurs indices (allusions à l'actualité scientifique des années 1750, citations de textes dont l'auteur ne disposait pas en Afrique) trahissent un remaniement après le retour en France, mais le texte conserve la rugosité d'une rédaction « à chaud », dont l'Histoire de l'Académie des Sciences pour l'année 1757 souligne d'ailleurs les vertus : « la simplicité de sa narration ne laisse aucun doute sur la vérité des faits qu'il rapporte ».

Le Voyage ne s'écarte presque jamais de la progression linéaire propre au journal. Une exception qui confirme cette règle est la brève remarque sur le couscous de requin : « Rien à mon sens n'est plus insipide que cette sorte de mets [...]. Je m'y fis pourtant, et le trouvai assez bon par la suite. » Curieuse façon d'anticiper, d'ailleurs : le narrateur a fini par apprécier le plat (c'est bon), mais cela n'infirme en rien sa première opinion (c'est mauvais) ; comme si les deux points de vue contradictoires (celui du Français nouvellement arrivé et celui de l'homme « accoutumé ») pouvaient coexister dans le même présent de vérité générale.

Le Voyage conserve les traces de l'évolution des goûts et des idées de l'auteur pendant les cinq années de son séjour ; traces qui auraient pu être effacées si le texte avait été soumis après coup à un regard unificateur. Il est intéressant de voir se défaire au fil des pages certains poncifs du discours européen sur les naturels du pays. Écoutons d'abord le voyageur fraîchement débarqué, et probablement nourri de la lecture de Bosman, déplorer que personne ne se soit donné la peine d'établir un chemin praticable pour accéder à Sor : « Y a-t-il rien qui prouve mieux la paresse et la négligence des nègres ? ». L'année suivante, il s'étonne encore des visites nocturnes d'un lion au cœur du village

de Ben : « preuves de la paresse et de l'indifférence des nègres » ; mais il ajoute :

Quand on leur demande pourquoi ils ne se donnent pas la peine de leur faire la chasse, ou de retirer leur poisson, du moins pendant la nuit, ils se contentent de répondre qu'il faut que tout le monde vive, et que ce serait une plus grande sujétion pour eux de renfermer tous les soirs ce poisson que de le pêcher. Il est vrai que la pêche est dans cet endroit d'une facilité qu'on ne peut exprimer.

Deux ans plus tard, Adanson regrette brièvement l'absence de promenade sur l'île du Sénégal avant de se répondre à lui-même :

À quoi bon prêter ainsi une retraite aux maringouins, voisins encore plus incommodes que les chaleurs ? De quelle utilité seraient ces avenues dans un pays où la promenade n'est de saison qu'après le coucher du soleil ? Doit-on les regretter quand on a des jardins où une verdure toujours naissante et non interrompue présente chaque jour de nouvelles décorations, où un grand nombre de fleurs, aussi agréables par leur odeur que par la variété de leurs couleurs, croissent presque sans soins et sans cultures ?

Il semble alors avoir adopté lui-même l'indifférence fataliste qu'il reprochait naguère à la population locale.

Son expérience de la vie « au milieu des nègres », qui le convainc qu'ils sont « en général très humains et hospitaliers », n'empêche pas Adanson de demeurer toujours conscient de sa différence, mais il n'en fait jamais une supériorité :

Ils peuvent approcher le gibier à la faveur de la couleur de leur corps qui, étant noir depuis la tête jusqu'aux pieds, se confond avec la verdure de la campagne ; au lieu que la blancheur du visage d'un Européen, le moindre bout de manchette ou de col blanc sont aperçus de fort loin par le gibier.

En fait Adanson vit pleinement une des contradictions de l'esprit des lumières qu'il revendique. Autant que sa soumission à l'ordre politique et économique, c'est son respect des modes de vie et de pensée des habitants du Sénégal qui le conduit à abandonner toute idée de réforme, de progrès colonial.

Plus qu'à juger, plus qu'à changer, Adanson cherche à comprendre ; en particulier à saisir la logique de l'autre : il insiste alors sur la parfaite symétrie des réactions des Européens et des Africains. Une « scène singulière » qu'il « essuie » dans le village reculé de Depleur lui inspire cette réflexion : « Ces pauvres petites créatures étaient alors dans le même cas que nos enfants lorsqu'ils voient pour la première fois un nègre ». Plus loin, afin de rendre sensible au lecteur la nature du climat sénégalais, il renverse à nouveau le point de vue : glaces, neiges et grêle

sont des choses qu'on ne connaît pas au Sénégal, et dont il n'est même pas possible de faire naître la moindre idée aux naturels du pays, de quelque comparaison que l'on se serve.

Son comportement de voyageur est gouverné par le respect des usages locaux :

Je ne m'écartais jamais de ce principe que rien n'est plus capable de gagner la confiance et l'amitié des étrangers chez lesquels on se trouve, que de se conformer à leur manière de vivre et à leurs usages.

Mais ce conformisme est problématique, puisqu'il faut en même temps se plier à l'usage des Français du Sénégal. C'est ainsi que tout en acceptant de manger avec les doigts à l'exemple de son hôte nègre, Adanson suit « la coutume des Français qui est de ne pas se découvrir devant les gens de sa couleur ».

Sans la ranger parmi les respectables usages locaux, Adanson observe cependant sur la traite des nègres un silence que l'on peut déplorer chez un contemporain de Buffon et Montesquieu. Il y fera de rapides allusions dans ses Mémoires pour l'Académie des Sciences, tantôt pour remarquer froidement que le commerce de la gomme est infiniment plus avantageux que celui des Nègres, tantôt pour inventorier avec une extraordinaire minutie les graines que les esclaves emportent en Amérique, dans la seconde poche de leur sac à tabac ou dans un nœud de leur pagne. Ici et là le coup d'œil est strictement technique, sans l'ombre d'une émotion.

Dans une scène essentielle, Adanson rencontre de vieux baobabs dans le tronc desquels sont gravés des noms d'Européens :

Nous ne voulûmes pas contrevenir à la coutume ; chacun fit sa marque sur ces arbres. Pour moi je me contentai de renouveler deux de ces noms qui étaient assez anciens pour en mériter la peine : l'un datait du quinzième siècle et l'autre du seizième siècle.

Le geste du voyageur est ici l'écho et l'emblème des procédés du savant : la nomenclature adansonienne, opposée à celle de Linné, est en effet fondée sur le respect des noms anciens. Fidèle à ses principes, Adanson déplora d'ailleurs toujours que l'arbre dont il avait le premier décrit les caractères botaniques eût été nommé adansonia digitata par Linné, préférant les noms de baobab (éthiopien), gouï (ouolofe) ou pain-de-singe (français du Sénégal). Cet effacement de soi est peut-être l'expression la plus admirable du conformisme adansonien.

Le paradoxe est que cet effacement s'accompagne d'une constante mise en scène de soi par le narrateur. Le journaliste des Mémoires de Trévoux y a été sensible :

En général il parle toujours de lui-même dans tout le cours de sa Relation, par la raison qu'un récit de voyage ne peut pas se mettre à la troisième personne comme les Commentaires de César.

C'est moins la personne du narrateur que son corps qui est placé au centre du récit et qui assure sa cohérence. Le récit se déploie comme une suite d'« épreuves » (tourments endurés mais aussi expériences consenties) auxquelles le corps du narrateur est soumis ; ce corps gulliverien est ici palpé par les

enfants ; là, il embrasse le baobab qu'il mesure ; à plusieurs reprises il est ridiculement plié, lavé et lessivé ; ou bien grotesquement vidé par le mal de mer ou le concombre sauvage ; et encore déchiré, brûlé, mordu, piqué, picoté, démangé, attaqué dans « toutes les parties délicates », étourdi, commotionné.

Mais un des rares principes de composition constant et perceptible du récit consiste à associer un plaisir à chaque désagrément (le compte rendu paru dans l'Histoire de l'Académie des Sciences relève très judicieusement ce lien et le transpose sur le plan de la lecture : « on suit avec plaisir M. Adanson dans les fréquentes et pénibles courses qu'il fait ».)

A Griel, les cousins suceurs de sang qui lui couvrent le visage de boutons n'empêchent pas le voyageur de « passer des nuits fort agréables » à écouter des contes nègres et à contempler le ciel. Le marigot le plus infesté de maringouins est aussi, « à cette incommodité près », « la plus jolie promenade du monde ». Même les morsures cruelles des vagvagues (termites) qui troublent son sommeil à Gorée ont leur contrepartie : « il faut convenir qu'ils ont contribué à un grand nombre d'expériences ». Ce providentialisme teinté d'humour, s'affirme au long du texte pour culminer dans l'épilogue doux-amer du livre. Ayant vu la plupart de ses précieuses plantes perdues par les grands froids de l'hiver 1754, Adanson conclut ainsi :

Ils me furent utiles en cela seul, qu'ils me firent connaître que l'eau de mer, même la plus salée comme celle du Sénégal, est susceptible de gelée. Les deux bouteilles que j'emportais bien enveloppées dans du foin furent cassées par la glace qui s'y forma, et qui fut trouvée douce, comme je l'observai avec Mrs de Jussieu, à mon arrivée à Paris le 18 de février, après plus de cinq années d'absence.

Ainsi, quoique le corps soit ainsi malmené à toutes les pages, la sensation la plus souvent exprimée reste le plaisir ; plaisir de tous les sens et principalement du goût et de la vue : le Sénégal est beau, admirable, riant, charmant, ravissant, gracieux, flatteur, merveilleux. Par la fadeur et la banalité des adjectifs qu'il emploie (et notamment le plus fréquent : « agréable ») Adanson s'oppose au discours dominant sur l'Afrique, terre éternelle des excès monstrueux.

Les pages les plus touchantes du Voyage, sont celles qui, avec une pointe inhabituelle de nostalgie, évoquent la douceur édénique du cabinet de travail d'Albreda, à l'ombre d'un tamarinier ; celles qui peignent l'état de nature dans le village de Depleur ; celles qui, oubliant les canons du goût classique, chantent la beauté des jardins de l'île de Saint-Louis.

Aux ambiguïtés du personnage central, s'ajoutent celles du genre choisi par l'auteur. Le Voyage n'est pas vraiment un récit de voyage ; ce n'est pas non plus un traité d'histoire naturelle ; c'est plutôt, pour paraphraser Diderot, un « traité d'histoire naturelle en mouvement ». La coordination du narratif et du

descriptif fait le charme de l'écriture ; les descriptions ne sont pas le produit d'un regard désincarné mais d'un observateur physiquement impliqué.

Le Voyage s'inscrit certes dans la tradition du récit de voyage savant, mais il est sans doute mieux éclairé par un autre type de rapport intertextuel, celui qu'il entretient avec l'ensemble de l'œuvre d'Adanson, immense, dispersée et très largement inédite.

Le Voyage au Sénégal, ou Relation abrégée d'un voyage fait en ce pays, aurait dû n'être que l'introduction à une vaste Histoire naturelle du Sénégal, elle-même prélude à une sorte d'Encyclopédie universelle composée par un seul homme. Le Voyage semble s'effacer d'avance devant des textes à venir ; il est prospectus d'une série de traités particuliers, dont seule l'Histoire des coquillages fut publiée, dans le même volume que la Relation abrégée.

La publication du livre, dans les premiers mois de 1757, avait d'ailleurs été précédée d'un Prospectus, ainsi commenté par les Mémoires de Trévoux : « Ceux qui ont lu le Prospectus de cet Auteur, se sont aperçus, sans doute, que le plan en est immense [...] puisque l'Auteur promet 1° une Histoire Physique, divisée encore en trois classes, Géographie, Physique, Histoire Civile ; 2° une Histoire des Minéraux ; 3° une Histoire des Animaux, distribuée en dix Parties ; 4° une Histoire des Végétaux, contenant la description de cinq cents espèces. Quel sera donc le nombre des volumes destinés à nous faire connaître le Sénégal : il est difficile de le fixer ; mais on se propose de ne donner que huit in-4°, ce qui est encore très considérable pour une simple côte brûlée des ardeurs du Soleil. »

Des milliers de pages et de figures sont donc restées dans les cartons du savant, mais on peut en voir des fragments publiés un peu partout, jusque dans l'Histoire naturelle de Buffon (ainsi cette « espèce de chamois que les Nègres appellent du nom de korinn dont M. de Buffon a fait celui de corine en publiant la description que je lui communiquai de cet animal »), dans les planches de l'Encyclopédie ou dans l'Encyclopédie méthodique de Panckoucke. Le cas le plus intéressant est peut-être celui du Supplément de l'Encyclopédie (1776), où figurent près de 500 articles d'Adanson, dont une cinquantaine forment une manière de Voyage alphabétique au Sénégal interrompu à la lettre C, exploration éclatée qui complète le Voyage plus qu'elle ne le répète.

Même en tant que récit, le Voyage se donne comme incomplet et provisoire ; une « relation abrégée » suppose en effet l'existence d'une « relation complète », dont on trouve ailleurs des scènes détachées. Celles-ci entretiennent avec le Voyage des rapports complexes ; s'il arrive qu'elles comblient des lacunes avouées, elles peuvent aussi en découvrir d'autres, plus ou moins explicables.

Il est simplement amusant de voir une anecdote personnelle oubliée par le Voyage faire surface dans le Supplément : l'article « Alcanna » nous apprend par exemple qu'en 1749 le savant s'était teint les ongles des pieds d'une « belle

couleur de vermillon foncé qui ne disparut qu'au bout de cinq mois », En revanche, quand l'article « Acacia » raconte l'« histoire abrégée de ma première découverte du gommier blanc », épisode capital proprement oblitéré vingt ans plus tôt, les implications sont plus profondes : on comprend soudain combien ce naïf Voyage était un texte calculé, pesé, livrant ou retenant l'information en fonction de considérations tactiques (le savant programmat le déroulement de sa carrière, annonçait son jeu sans abattre toutes ses cartes) et aussi en fonction d'enjeux économiques qui dépassaient la personne de l'auteur : il était hors de question en 1757 de révéler à une puissance ennemie les richesses de la Concession.

La correspondance avec les frères Jussieu contredit quant à elle l'image idyllique que la relation publiée donne de la vie dans la Concession du Sénégal : elle révèle les conditions matérielles et morales difficiles dans lesquelles Adanson dut vivre ; les mesquineries des employés, les brimades des directeurs, les rigueurs du climat. On comprend que l'enthousiasme de l'auteur pour la vie au Sénégal, à certains égards sincères, n'en est pas moins aussi un enthousiasme de commande, au service d'intérêts commerciaux.

Ces grincements multiples, que la voix limpide du récit s'emploie à couvrir, ne constituent pas le moindre intérêt du Voyage au Sénégal.

A qui s'adresse le Voyage ? Adanson ne répond pas à la question et il n'est pas certain qu'il se la soit clairement posée. Il écrit par exemple qu'il ne parlera pas d'une cérémonie de mariage dont il a été témoin à Ben « parce que cela m'éloignerait trop de mon sujet » ; mais alors pourquoi avait-il consacré deux pages à une cérémonie de funérailles ? et quel est son sujet ? Soucieux de s'acquitter publiquement de sa dette envers la Compagnie des Indes (dont il dit en privé le plus grand mal), pressé de se signaler à l'attention du monde des sciences, désireux sans doute aussi de plaire à un large public friand d'exotisme, il ne peut tenir fermement aucun de ces caps.

Ce flottement est d'ailleurs imputable au genre même du récit de voyage qui ne s'adresse proprement à personne, comme le souligne judicieusement Etienne Lousteau, le journaliste cynique des Illusions perdues :

Ces charmants voyages où l'on nous expliquait les difficultés de la navigation, le charme des débouquements, les délices du passage de la Ligne, enfin ce qu'ont besoin de savoir ceux qui ne voyageront jamais. Tout en les approuvant, on se moque des voyageurs qui célèbrent comme de grands événements un oiseau qui passe, un poisson volant, une pêche, les points géographiques relevés, les bas-fonds reconnus. On redemande ces choses scientifiques parfaitement inintelligibles, qui fascinent comme tout ce qui est profond, mystérieux, incompréhensible. L'abonné rit, il est servi.

On pourrait croire qu'Adanson est ici personnellement visé, tant il respecte scrupuleusement ce programme (à la seule exception du passage de la

Ligne). Mais comment les journalistes de 1757 ont-ils accueilli le livre ? Quatre comptes rendus détaillés, dans quatre des principaux périodiques de l'époque, méritent un examen rapide qui nous renseignera sur la façon dont on a lu le Voyage à sa parution.

L'Année littéraire proposa d'abord, en juillet, vingt pages d'une phrase linéaire entrecoupée de longues citations. Fréron fait une relation de la relation, un abrégé de l'abrégé, finalement assez fidèle à l'esprit du livre dont il retient surtout les épisodes pittoresques et tout ce qui relève du « riant séjour ». Le ton est semblable dans l'Histoire de l'Académie des Sciences pour l'année 1757, qui insiste pendant dix pages sur les vertus du Sénégal et de l'observateur : « une société aussi douce pour une âme qui a de la candeur, devient encore plus agréable quand elle se trouve formée dans un pays dont la beauté ajoute de nouveaux plaisirs à ceux que la simplicité des mœurs ne manque jamais de procurer. »

L'article du Journal des Savants, en septembre, est également favorable mais plus bref et presque entièrement consacré à l'Histoire des Coquillages, car « la relation n'est guère susceptible d'extrait » ; le journaliste retient surtout de cette dernière les dangers divers encourus par Adanson, sur lesquels Fréron et l'Académie avaient rapidement passé.

Les lecteurs des Mémoires de Trévoux durent attendre janvier 1758 pour entendre parler du livre d'Adanson. Avec parfois une ironie et une mauvaise foi dignes de Lousteau, le feuilliste jésuite admire le courage du jeune savant (Adanson préfère parler d'ardeur, de bonne volonté, voire de point d'honneur) mais laisse entendre que son entreprise est l'effet du goût national pour l'Histoire Naturelle, mode un peu vaine qui l'a poussé à « aller voir des arbres, des poissons, des oiseaux, des serpents, des coquilles, etc. » Pour mieux attaquer le genre du récit de voyage, il prête à la Relation abrégée des ambitions et des qualités qu'elle n'a pas : « Un Observateur qui va en pays étranger, pour voir et pour écrire ensuite, tient compte de tout. Il ne s'est rien présenté à M. Adanson qu'il ne nous rende ponctuellement. Nous apprenons tout ce qui concerne la couleur, les habits, les cases, les repas, les danses, les superstitions, et la pauvreté des Nègres du Sénégal. »

Le journaliste de Trévoux prétend que la lecture du livre suffit à « se former une idée assez juste de cette côte d'Afrique », mais cette idée n'a rien à voir avec celle d'Adanson : « pays plein de monstres, de broussailles, de terrains arides, d'hommes rouges et noirs, et d'une misère dont la paresse des habitants est la cause principale. » Il ramène le texte aux stéréotypes dont précisément Adanson avait tenté de s'écarter. Comme le Journal des Savants, les Mémoires de Trévoux s'intéressent plus à la conchyliologie qu'au Sénégal, mais censurent quant à eux assez sévèrement le « ton que prend notre auteur » dans sa

critique des naturalistes qui l'ont précédé ; nous sommes loin du « mérite du style et de la modestie » que Fréron croyait pouvoir reconnaître au savant.

Plus que l'Histoire des Coquillages, dont Adanson attendait sans doute qu'elle lui apporte une reconnaissance immédiate et universelle et qui lui valut surtout une réputation de maniaque intolérant, c'est la Relation abrégée qui intéressa les contemporains. Elle fut abondamment citée dans des ouvrages importants des années 1760-1780, comme l'Ornithologie de Brisson (qui se sert des spécimens et des descriptions envoyés à Réaumur), l'Histoire des Oiseaux de Buffon, ou le Dictionnaire Économique de Chomel (édition de 1768) ; tandis que dans l'article Sénégal de l'Encyclopédie (1765), Jaucourt « renvoie le lecteur à l'Histoire naturelle du Sénégal, par M. Adanson [sic] ». En revanche, et curieusement, les voyageurs de la deuxième moitié du XVIII^e siècle ne manifestèrent guère d'intérêt ; le Voyage au Sénégal de Jean-Baptiste Durand, directeur de la compagnie du Sénégal à l'île Saint-Louis en 1785-86, se réfère par exemple beaucoup à Labat mais ignore ostensiblement Adanson.

En fait l'accueil ne fut nulle part plus favorable qu'à Londres, où la Relation abrégée fut traduite aussitôt après l'annexion provisoire du Sénégal par les Anglais en 1758. Une version anglaise de 1759, A Voyage to Senegal, the Isle of Gorea and the river Gambia, comporte une très flatteuse « Préface du Traducteur » qui voit en Adanson plus qu'un simple et scrupuleux Observateur : le premier Philosophe à s'être aventuré sur les terres d'Afrique (« Our author is the first philosopher, who adventured to the torrid zone, for the propagation of knowledge. »)

C'est le voyageur philosophe, ni marin, ni marchand, ni soldat, ni missionnaire, que Rousseau appelle de ses vœux en 1754 dans une note du Discours sur l'origine de l'inégalité :

L'Afrique entière et ses nombreux habitants, aussi singuliers par leurs caractères que par leur couleur, sont encore à examiner ; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms, et nous nous mêlons de juger le genre humain ! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant comme ils savent faire la Turquie, l'Égypte, la Barbarie, l'empire du Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique et ses côtes Orientales [...], supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'Histoire naturelle Morale et Politique de ce qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connaître le nôtre.

Si Adanson ne revendique pas le titre d'Hercule ni même de philosophe, il prétend à celui d'« homme qui a appris à chercher » (lettre à Bernard de Jussieu du 31 mars 1749) et de voyageur d'un type nouveau : indépendant, désintéressé... et incompris. Voici comment, dix ans après son retour, il dresse dans Familles des Plantes le bilan de son séjour :

Peu de Botanistes ont voyagé à leurs frais, et par zèle. Je n'ose presque me citer. Je partis, à la fin de 1748, pour le Sénégal, où je demeurai jusqu'en 1754. Les connaissances nouvelles et utiles, acquises dans un pays ignoré, n'ont pas été, jusqu'à présent, avantageuses à ma fortune. Je n'y aurai point de regret si le public en retire l'avantage qui peut résulter de l'Histoire naturelle de ce pays, dont j'ai publié le 1^{er} volume en 1757, et dont la suite n'a été suspendue que faute de secours.

Denis Reynaud